



HAL
open science

En lisant "Détruire la misère" de Victor Hugo

Patrick Gaboriau

► **To cite this version:**

| Patrick Gaboriau. En lisant "Détruire la misère" de Victor Hugo. 2021. halshs-03170395

HAL Id: halshs-03170395

<https://shs.hal.science/halshs-03170395>

Preprint submitted on 16 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

En lisant :

« Détruire la misère » de Victor Hugo

Patrick Gaboriau*

Dans un discours à l'Assemblée nationale législative du 9 juillet 1849, Victor Hugo parle de l'ambition collective que serait la destruction de la misère – non sa diminution, non son amoindrissement, non sa simple réduction. La souffrance lui paraît une « loi divine », impossible à supprimer, liée à la condition humaine, ce que j'appelle douleur, affliction ou fragilité¹. La misère, que nous dirions depuis Émile Durkheim, fait social, serait l'objet d'un combat possible, jusqu'à l'éteindre. Le terme « destruction » (du latin *destruere*, « abattre ») suppose un geste actif, celui de démolir.

Les événements de juin 1848 restent en sa mémoire. Alors qu'il est maire du VIII^e arrondissement de Paris, il participe à la répression des mouvements ouvriers. Deux mois avant son discours, le 13 juin 1849, une manifestation de rue organisée par les Montagnards sera réprimée par l'armée, faisant quelques morts, entraînant des déportations et des exils.

Qu'est-ce pour Victor Hugo que la misère ? C'est « une maladie du corps social » Autrement dit, c'est une construction sociale et culturelle.

Pour en parler, il cite des « faits », ici et maintenant, à Paris, à son époque. Il demande « une grande et solennelle enquête sur la situation vraie des classes laborieuses et souffrantes ». Sa pensée se construit en analogie avec le raisonnement des biologistes : pour guérir le mal, il convient, explique-t-il, de sonder les plaies ; la misère, pour le corps social, lui semble comme la lèpre, pour le corps humain. La paix sociale, selon Victor Hugo, suppose de détruire la pauvreté, mère de tous les maux.

* Patrick Gaboriau est anthropologue, directeur de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS – Lavue-groupe Alter).

¹ Voir notre ouvrage, *Les discours sur la misère*, Paris, L'Harmattan, 2020.

Une analogie féconde avec le domaine biologique marque la pensée du XIX^e siècle jusqu'à Durkheim et après. Ainsi parlera-t-on de physiologie et de morphologie sociale. Mais cette analogie à ses limites, c'est aussi une impasse : la pauvreté n'est pas une « maladie », elle est l'expression et le résultat, le fruit d'une organisation sociale.

Et surtout, ce rapport au « fait » situe l'écrivain dans une autre perspective mentale que la nôtre². Pour Victor Hugo, le « fait », c'est ce qui dit vrai. Voilà deux faits qu'il cite à l'appui de sa thèse :

En premier, un homme de lettres est mort de faim, il n'avait pas mangé durant les six derniers jours précédant son décès ; en second, une mère et ses quatre enfants cherchaient leur nourriture dans des débris de Montfaucon (au nord-est de Paris, décharge ouverte à l'emplacement actuel des Buttes-Chaumont).

Ces « faits » nous paraissent de seconde main. Nous ignorons le nom de l'homme de lettres, et lorsqu'il parle de la mère avec ses enfants, il explique « on a trouvé une mère et ses quatre enfants »... Qui est ce « on » ? Tout cela reste imprécis.

Durant une partie du XIX^e siècle le « fait » sera le justificatif ultime d'une option. Mais il reste décrit sans méthode et surtout, ici, sans observations directes. Il appuie des thèses, sans paraître entièrement convainquant. Que des gens meurent faute d'aliments, que des familles fouillent dans les détritibus, cela est tout à fait crédible. D'une certaine manière c'est « vrai ». De tels événements se produisent encore de nos jours. Mais la façon de le dire n'est plus la même. Le « fait » a pris une autre orientation. Nous voulons des témoignages de première main, obtenus par des gens intègres.

Victor Hugo conclut ce magnifique plaidoyer en disant que les faits « engagent la conscience de la société », « de tels faits ne sont pas seulement des tords envers l'homme, (...) ce sont des crimes envers Dieu ! »

Analogie avec la biologie, importance du « fait » positif, appel à la dimension divine. Telles sont les ressources d'un homme éclairé pour vaincre la misère. Nous avons changé d'époque, mais le problème reste entier. Ici ou là la misère est atténuée, ici ou là elle s'implante ou ressurgit. Sa « destruction » n'est plus à l'ordre du jour. L'idéal du progrès s'est envolé, le réalisme a changé de mode, l'utopie ne convainc plus les foules.

En ville, à nos portes, les miséreux dorment à la rue, en 2018, 612 personnes sans logis sont mortes en France, en 2019, 531 personnes, en 2020, 535 personnes

² Voir notre ouvrage, L'enquête sociologique, *Sociogenèse du fait social*, Paris, L'harmattan, 2019.

au moins³. Le monde se poursuit, nous attendons toujours des « lois contre la misère ».

³ Pour les statistiques qui estiment le nombre de morts à la rue, voir le site : <http://www.mortsdelarue.org/>